

à l'imprudent voyageur toute la peau de son corps et à extraire de vive force tout son sang et toutes les autres humeurs. Ce serait en un mot le sort de celui qui entrerait sous une cloche pneumatique et y serait soumis à une raréfaction de  $\frac{2}{100000}$ .

Supposons néanmoins que l'intrépide et prudent explorateur, persuadé de ne pouvoir rester en plein air dans le monde de la Lune, a trouvé moyen de s'y transporter dans une chambre de cristal pareille à celles dont se servent les plongeurs, quand ils descendent au fond de l'océan et s'exposent ainsi à de très hautes pressions. Ayant pris ses mesures pour ne pas arriver de nuit dans ce pays inconnu, il ne resterait pas peu décontenancé de s'y voir entouré d'un il ne saurait dire quoi qui n'est ni le jour, ni la nuit, ni le crépuscule, mais un mélange de tous les trois. Le ciel, noir comme l'encre, laisse voir les étoiles scintillant d'une splendeur plus vive même que dans les plus belles nuits terrestres : mais, au milieu d'elles et sur le même fond noir, le Soleil, plus resplendissant que jamais, est cependant incapable d'éclipser les étoiles et d'éclairer l'abîme qui l'entoure.

Cet aspect funèbre du ciel est une conséquence immédiate de l'absence d'atmosphère dans la Lune. Le jour, pour nous habitants de la Terre, est un phénomène causé en grande partie par l'illumination de l'air ; c'est à la diffusion des rayons solaires à travers ses molécules que nous devons les riches teintes du crépuscule et le magnifique azur de midi ; là même où les rayons directs n'arrivent pas, les rayons réfractés par l'air se rendent. Si vous enlèvez l'air, le firmament disparaît comme un objet visible, et il ne reste plus qu'une obscurité complète, au milieu de laquelle resplendit le Soleil, sans empêcher toutefois la vue des étoiles, de même que du haut d'un phare la lumière électrique brille dans les ténèbres d'une nuit obscure et n'empêche pas la vue des autres lumières disséminées sur la côte. Ce qui fait que les étoiles sont invisibles durant le jour, c'est précisément la clarté de l'air interposé et qui est plus intense que leur lumière ; cet obstacle disparaît du moment qu'il n'y a plus d'atmosphère ou qu'il n'y en a plus qu'une extrêmement raréfiée. Nous en avons même ici-bas un faible exemple sur les hautes montagnes : de leurs sommets l'azur du ciel paraît beaucoup plus profond que de la plaine qui s'étend à leurs pieds.

Ainsi un observateur posté sur la Lune verrait la nuit même en plein midi continuer de régner au ciel, et il est permis de se demander si un de nos amis terrestres, fût-il un astronome, ne trouverait pas bientôt cette nuit perpétuelle absolument insupportable. Il est vrai qu'en abaissant ses regards sur la surface de la Lune, il jouirait au même temps de tous les avantages d'un jour des plus brillants. Mais ici encore l'absence de l'atmosphère se rendrait sensible par plus d'une étrangeté.

D'abord, comme il n'y aurait point de lumière répandue dans l'air pour tempérer l'obscurité des points inaccessibles aux rayons directs du Soleil, son œil serait heurté par la crudité des clartés et des ombres. Si la chambre de verre de notre explorateur était placée sur la Lune au pied d'une montagne, au moment où le Soleil viendrait à se cacher derrière cette cime, notre brave homme passerait du jour clair à une obscurité très grande : car les corps voisins ne reflèteraient qu'une bien faible lumière.

Comme compensation, il aurait le plaisir de voir très clairement les objets les plus éloignés qui tomberaient sous les rayons du Soleil et ce ne serait qu'à grande peine qu'il pourrait croire à leur éloignement. En effet un des signes d'après lequel nous sommes habitués à regarder comme lointains les objets terrestres est que leur image nous apparaît comme ternie par l'effet de l'air et des vapeurs interposées. Si un peintre ne voulait point ainsi les objets qu'il veut représenter comme éloignés et s'il ne ménageait point les teintes à cet effet, en les amortissant et en les baissant graduellement, l'œil, privé du meilleur moyen de juger de la distance, serait tenté de supposer que la petitesse apparente de ces objets plus éloignés est au contraire réelle, puisque la netteté des contours et des teintes les lui ferait voir aussi proches que les autres. La même chose arriverait à notre observateur quand il regarderait, sans milieu d'air et de vapeurs, les rochers et les montagnes qui s'étendent dans la plaine environnante jusqu'aux dernières limites de l'horizon.

GIULIO.

(A suivre)

## LITTÉRATURE

La maison Frübuer, de Londres, va prochainement publier *La généalogie du démon*, c'est-à-dire l'histoire des croyances de tous les peuples à l'ange déchu.

\* \*

Les élèves de Cambridge, en Angleterre, vont jouer *Les Oiseaux*, d'Auslopboué ; les dames de Girton ne veulent pas être surpassées, et elles ont mis en scène

*l'Electre*, de Sophocle, dans le texte grec. Les dames seules étaient admises à la représentation. Notre sexe est encore protégé.

\* \*

Le célèbre voyageur Vambéry est maintenant professeur de langues orientales à Pesth.

\* \*

La maison Didot, de Paris, vient de publier une nouvelle édition des œuvres de Fenimore Cooper.

\* \*

On vient de publier, à Leipsick, une traduction en grec du poème *Hiawatha*, de Longfellow. M. Pervanoglow est le traducteur.

\* \*

M. Nardhoff, l'un des rédacteurs du *New-York Herald*, vient de publier un livre sur Dieu et la vie future. Un rédacteur d'un journal quotidien qui peut encore se livrer à des travaux de cette nature à plus que du talent, il a du génie.

## LA LITTÉRATURE ANGLAISE

(Suite)

SPENSER

Edmond Spenser (1553-1598) est l'Arioste de l'Angleterre. Comme l'auteur de *l'Orlando Furioso*, il a chanté l'amour, les galanteries de la Cour et les flatteries des ministres. Moins élégant, moins coulant que le poète italien, Spenser l'emporte par la profondeur des pensées, la variété de ses caractères, la vigueur de ses conceptions, la force et la richesse de son imagination. "Le champ de son imagination, dit Campbell (1), est varié et luxuriant ; il jeta dans la poésie anglaise l'harmonie et la rendit plus chaude, plus tendre, plus magnifique dans la description qu'elle ne l'avait été avant lui et qu'elle ne le fut après. Ses descriptions ne relèvent pas, il est vrai, de cette puissance de pinceau, de cette touche magistrale qui est le caractère des plus grands poètes, mais on ne trouvera pas ailleurs d'images plus vaporeuses et plus développées que ces visions qui se forment dans l'esprit du poète, ni une plus grande douceur de sentiment ou une palette plus riche que celle de ce Rubens. Son imagination déborde et se répand dans ses moindres détails, comme un terrain vigoureux qui envoie la fraîcheur et la vie jusqu'à l'extrémité des feuilles qu'il nourrit. Considéré dans son ensemble, son poème, la *Reine des Fées*, laisse à désirer cette grâce qui résulte de la force, de la symétrie, des proportions, d'une marche rapide et intéressante, car, bien que l'auteur n'ait pas complété son plan, il est facile de voir que l'adjonction de plusieurs chants ne l'aurait pas simplifié."

Spenser a encore laissé dans la poésie pastorale le *Calendrier des Bergers*, où figurent le naturel et la grâce. Parmi ses ouvrages en prose, on cite surtout : *View of the state of Ireland*.

Sir Philippe Sydney (1554-1586) est connu par son poème allégorique, *l'Arcadie*, qui a longtemps fait les délices des dames anglaises. C'était l'homme le plus admiré et le plus populaire de son temps.

Michel Drayton (1563-1631) est l'un des écrivains les plus abondants de la première période. Son principal ouvrage est *Polyolbion*, description de sa patrie, en 30,000 vers alexandrins. On a encore de lui des odes, des pastorales, *The Baron's War* et *England's Heroical Epistles*. Il possède l'art d'écrire l'histoire avec énergie sous le masque brillant de la poésie.

JONSON

Ben Jonson naquit en 1574 ; son père était un pauvre ecclésiastique de campagne. Le jeune Jonson apprit le métier de maçon et servit plus tard comme soldat en Flandre. A l'exemple de son ami Shakespeare, il composa des pièces après avoir joué sur la scène. L'Angleterre, plus que partout ailleurs, nous fournit de ces exemples.

La première pièce de Ben Jonson fut une comédie intitulée : *Every Man in his Humour*, qui fut jouée en 1598. Ce succès de début établit sa réputation. Il a écrit encore plusieurs comédies, deux tragédies et quelques peintures de mœurs d'une exactitude, d'une vérité telles qu'elles sont restées sans être surpassées.

Ses deux tragédies, *Catiline* et *Séjan*, prouvent de grandes connaissances, mais sont froides et déclamatoires. Outre la comédie que nous avons déjà citée, *Volpone*, la *Femme Silencieuse*, et son chef-d'œuvre, *l'Alchimiste*, sont pleines de réparties fines et de sel attique.

Jonson s'efforça, avec une certaine puissance classique, de régulariser la scène anglaise. C'est le premier écrivain anglais qui ait composé des comédies régulières. Il fait trop le savant ; c'est son plus grand défaut, il ralentit ainsi la marche de l'action et fatigue

l'auditeur. Il est généralement monotone dans ses poèmes, si l'on en excepte certains endroits où le poète semble se réveiller de son engourdissement ordinaire. S'il faut en croire Drummond, un de ses biographes, Jonson était d'un caractère susceptible, hautain et jaloux. Il fut nommé en 1619 poète-lauréat de l'Angleterre, situation qu'il conserva jusqu'en 1637, époque de sa mort.

Sir John Suckling (1613-1641), se distingue par une imagination heureuse, une versification élégante et une facilité étonnante. Sa *Balad upon a wedding* est un modèle de peintures riantes et gracieuses. Ses épigrammes ont beaucoup de sel ; comme poète descriptif il surpasse tous ses contemporains.

Francis Quarles (1592-1644) a développé dans ses *Emblèmes* et dans son *Enchiridion* des théories politiques. Quarles a de l'originalité, une certaine facilité d'expression et des sentiments élevés.

En Ecosse, Alexander Scot, sir Richard Maitland, le capitaine Alexandre Montgomery et Jacques VI cueillirent des lauriers. La plupart de leurs écrits consistent en poésies fugitives, morales, descriptives, satiriques, d'une versification assez correcte, mais qui subirent cependant l'influence anglaise et le mauvais goût de l'époque, l'*Euphémisme*. Le plus célèbre écrivain écossais de cette époque est George Buchanan (1506-1582), auteur de poèmes satiriques, moraux, dramatiques et romanesques ; on lui doit une *Histoire d'Ecosse* et une traduction des Psaumes de David. Ses vers latins peuvent rivaliser en correction avec les meilleurs poètes de Rome.

William Drummond (1589-1649), est l'auteur de sonnets, de madrigaux, de poésies sacrées, d'épîtres dédicatoires, d'odes de circonstance, etc. Comme toutes les œuvres des poètes secondaires de la première période, il n'a pu échapper à l'insipidité, à la monotonie et à une délicatesse affectée.

Sir Robert Ayton (1570-1638) était contemporain de William Alexander, comte de Stirling, d'Alexandre Hume et de Robert Kerr, comte d'Anrum, tous trois chantres populaires des montagnes de l'Ecosse.

ORIGINES DU THÉÂTRE ANGLAIS

En Angleterre, comme dans les autres pays de l'Europe, les premières scènes dramatiques consistaient dans des représentations d'un caractère religieux dont le sujet était tiré des livres saints ; c'étaient les Miracles que l'on jouait à certaines fêtes de l'année. *A miracle play* fut joué pour la première fois à Dunstable, en 1119, sur l'histoire de sainte Catherine. De 1268 à 1577, la scène se transporta dans les plus grands centres, même jusqu'en Ecosse. Les personnages de ces pièces représentaient des personnes sacrées, souvent même la divinité.

Sous le règne de Henri VI on introduisit sur le théâtre des personnages allégoriques, représentant des idées abstraites comme la misère, la justice, la miséricorde, la vérité. On appela ce nouveau genre *Moral plays*. La poésie dramatique avait certainement fait un pas, mais quelle distance la séparait encore de Shakespeare ! Sous Henri VIII les pièces morales (1) les plus célèbres sont : *The cradle of security*, *Hit the wall on the head*, *Impatient poverty*, *The marriage of Wisdom* et *Wit*. A cette époque l'acteur jouissait d'une grande considération.

John Heywood a composé des intermèdes satiriques qui marquent de la verve. Son contemporain, Nicolas Nodall, qui vivait sous Henri VIII, a laissé une pièce : *Ralph Royster Doyster*. Une autre pièce, *Grammer Guerton's Needle*, que l'on dit être de John Still, ainsi que la pièce précédente, sont les meilleures comédies de leur temps.

La tragédie prit naissance en Angleterre après la comédie. La première que nous ayons est la tragédie de *Ferrex* et de *Porrex*, jouée sous le règne d'Elisabeth, écrite en vers blancs. Chacun des cinq actes était précédé d'un prologue *Tancrede* et *Gismunda*, *The supposed Jocasta*, *Damon and Pythias*, datent de cette époque.

Lylley, poète dramatique, est surtout connu par son *Histoire d'Euphus*, où l'on ne trouve que jeux de mots, antithèse, affectation, style maniéré. Ce livre donna naissance à l'*Euphémisme*, qui joua en Angleterre le même rôle que le *Gougourisme* en Espagne. Lylley est le Marini de l'Angleterre ; il a fait école sous le règne d'Elisabeth.

Christopher Marlowe (1562-1592) est le seul poète dramatique véritablement digne de ce nom qui ait précédé Shakespeare. Il a écrit huit pièces à part divers poèmes : *Tamburlain*, *La Vie et la mort du docteur Faustus* et *Le Juif de Malte*, sont ses meilleures pièces. Marlowe déploie en certains endroits le talent d'un esprit supérieur.

Il appartenait à Shakespeare de donner au théâtre anglais tout son éclat.

EDMOND LAREAU.

(A suivre)

(1) Justement ce qu'en Espagne on appelait *Autos sacramentales*.(1) *Specimens of the British poets.*